

BRIGITTE HAENTJENS

## Écrire à corps perdu

*Comment écrire sinon comme une femme accoutumée à l'honnêteté se déshabille dans une orgie ?*

Georges Bataille

*Le corps est un territoire. L'érotisme est toujours l'envahissement de ce territoire par un autre corps. Le corps est un territoire, un lieu privé, une propriété. Assiégé par le désir des autres et par son propre désir. La littérature raconte ces campagnes contre le corps. Les résistances et les capitulations. Il y a là peut-être plus qu'une métaphore. La littérature ne peut faire plus mais ce qu'elle fait est primordial.*

Marc Chabot

Au moment d'écrire ces quelques lignes, je suis frappée, et c'est sûrement un lieu commun de le dire, par la banalité des représentations de l'érotisme véhiculées dans les médias, les magazines, la sphère publique. L'érotisme réduit à des images surfaites de corps généralement féminins utilisés pour vendre quelque chose un parfum, un vêtement, un bijou. Une image conformiste au profit d'un acte conformiste : acheter un produit, se plier à un mode de vie. L'érotisme dans ses représentations convenues appartient au monde du spectacle. Le spectacle de l'érotisme sert de bonbon au commerce.

Par opposition à cet érotisme conformiste, quel est donc celui qui est lié à l'écriture? Si l'érotisme semble associé si étroitement à l'écriture, c'est bien que les deux appartiennent à un monde non réglementé, non banalisé. L'écriture devrait être subversive autant que l'érotisme l'est, du moins dans sa forme vivante, virulente.

Écrire devrait donc signifier accepter le risque d'être exclu, voire bafoué comme de nombreux écrivains le furent durant certaines époques sombres de l'histoire.

L'écriture est un désir, un désir de clarté, de vérité peut-être. Je ressens l'acte d'écrire comme un désir d'élucider, et ce qui est étonnant, c'est que ce qui doit se nommer n'est pas forcément du réel mais du fantasme. Dans cet exercice qui consiste à préciser le fantasme, ce n'est ni la raison ni l'intelligence qui sont sollicitées, mais le corps, le sexe.

Oui, dans l'acte d'écrire, le corps est très actif. Car la parole vient du corps, d'un corps aussi singulier que l'écriture qu'il dévoile.

En écrivant, je cherche à débusquer une vie que j'ignore ; ce faisant, les mots roulent et se tordent et il me faut creuser davantage pour tenter de mettre à jour une vérité enfouie ou rêvée. Cette mise à jour s'accompagne d'une sorte de bataille contre le langage commun. Il faut puiser en soi et en revenir, trouver des mots pour le dire. Ce mouvement de va-et-vient, cette bataille à corps perdu procure une jouissance extraordinaire, laquelle jouissance devrait pouvoir contaminer le lecteur.

Ainsi, n'est-il pas plus grand plaisir que de lire *Voyage au bout de la nuit*, de Louis-Ferdinand Céline, tellement l'invention du langage y semble palpable, frémissante. Tellement on a l'impression d'une langue en cours d'élaboration qui s'étonne de se mettre au monde. On sent le labeur physique et corporel dans le rythme, le choix des mots, le souffle des phrases. La force révolutionnaire de cette écriture provient en partie du fait qu'elle est si fortement ancrée dans le mouvement du corps, dans celui de sa respiration, de ses humeurs.

N'est-ce pas la raison pour laquelle les femmes ont toujours écrit, dans leurs cuisines, des journaux, de l'intime? N'était-ce pas la seule façon d'échapper à leur aliénation? De sortir d'une vie où le corps avait si peu de place? Écrire n'avait-il pas pour objectif de chercher la simple jouissance, si souvent absente ailleurs, dans les autres sphères de la vie privée ?

Mais si on veut aujourd'hui placer l'érotisme au centre d'une œuvre, en son cœur, si on veut en faire l'objet de l'écriture, cela peut sembler désuet, dépassé, tellement les représentations de la sexualité et du corps sont omniprésentes et banalisées. Que dire de plus qui n'a pas été montré? Comment entrer en concurrence avec des images aussi explicites que celles auxquelles nous sommes exposés quotidiennement? Pourquoi écrire de l'érotisme après *Loft Story* et autres télé-réalités plus ou moins pornographiques?

Est-ce un hasard? Il me semble bien que l'Éros et ses représentations en littérature appartiennent encore largement aux hommes. Et parfois aux femmes qui empruntent à l'Imaginaire sexuel des hommes. (je pense à *Histoire d'Ô* ou à *Vénus Erotica* d'Anaïs Nin, et même aux livres de Christine Angot et de Catherine Millet, qui décrit la consommation d'innombrables corps masculins sans la moindre honte).

Cependant, depuis quelques années, l'érotisme et la sexualité dans des formes libertaires et très brutales, des formes non-clichés, sont écrits par des hommes qui connaissent et fréquentent les milieux gays (on pense à Hervé Guibert par exemple). Certaines femmes innovent, comme Catherine Breillat ou Elfriede Jelinek.

Bien sûr, ces textes érotiques sont d'autant plus subversifs qu'ils sont écrits par des femmes. Quand les femmes s'approprient l'érotisme en art, cela fait toujours des vagues.

Comme l'écrit Marc Chabot dans *Des corps et du papier*, « le texte érotique n'est pas une sublimation. Le texte érotique tente plutôt de dire les jouissances du corps, cherche à rétablir le plaisir dans l'ordre du monde. Le texte érotique est à la fois description et réflexion sur le plaisir qui fut, qui n'a pas été ou qui sera. Le plaisir qu'il procure est différent du plaisir réel. » Il me semble qu'écrire, c'est mettre au monde des corps, dévoiler leur beauté. Ce faisant, on peut mettre des mots sur le désir et lui permettre d'advenir.

Ce dévoilement, je le ressens peut-être d'une façon plus intense dans l'écriture scénique, car là, le corps de l'acteur s'expose et c'est mon regard qui lui permet, en quelque sorte, de le faire. Dans la mise en scène, L'Éros est constamment présent, puisqu'il y a chair, puisqu'il y a désir : désir de mots, de sens, désir d'une rencontre entre le texte et le corps vibrant des acteurs. Au théâtre, les corps vecteurs de texte s'exhibent et cette représentation a lieu d'abord dans la salle de répétitions, pour le metteur en scène qui est le premier observant : il contemple la transgression que réalise l'acteur. Il me semble que c'est le lieu où réside l'extase, dans ce dialogue, ce corps à corps entre le texte et le corps, entre le sujet observé et le sujet observant.

Même si le théâtre ne peut être le lieu d'une représentation érotique à proprement dit, puisque c'est un lieu public et que le spectateur ne peut y être isolé mentalement, le public est tout de même en situation d'observer la scène, de s'y projeter et d'en tirer du plaisir.

Peut-être est-ce pour cette raison que j'écris, pour retrouver cette sensation d'observant, imaginant une scène, la décrivant, transformant par l'écriture le sujet rêvé en sujet observé.

Je n'ai pas décidé que l'érotisme soit présent dans ma modeste production littéraire. Oui, c'est vrai, au titre de lectrice, certaines œuvres ont pourtant été marquantes pour moi sur ce plan. Je pense bien sûr à *L'amant de Lady Chatterley*, aux livres de Marguerite Duras (*Le rapt de Lol V. Stein* est un grand livre érotique) ou, plus récemment, à *Passion simple* d'Annie Ernaux. Ce que j'ai aimé de ces livres, c'est qu'ils traitent de la mise au monde d'une femme. Et que cette mise au monde se fasse à travers la sexualité. En ce sens, ces deux œuvres me sont apparues comme particulièrement transgressives.

Dans *Blanchie*, un récit poétique que j'ai publié il y a deux ans, l'érotisme s'est imposé à moi parce que je voulais traiter de l'intime, que l'histoire que j'entreprenais, si elle n'appartenait pas à l'autofiction dans les faits, s'y apparentait par la forme. Bizarrement, la description sexuelle m'est apparue nécessaire alors que je souhaitais montrer comment le personnage (une artiste, photographe, qui vient de perdre son frère) cherche la violence pour s'y abîmer. Elle entreprend une

sorte de processus autodestructeur de deuil qui lui permet de ressentir quelque chose d'aussi fort que la douleur de la perte.

S'agit-il d'érotisme? L'expérience sexuelle dans laquelle le personnage s'avilit progressivement est exposée dans une lumière crue, presque clinique. Le personnage féminin s'exhibe dans une spirale de violence et de honte. Je m'intéressai alors peut-être davantage à la désaffectation du corps et au caractère quasi mortifère de la sexualité. L'indifférence du personnage à la sexualité - qu'elle s'impose ou qu'elle se laisse imposer par l'homme qu'elle choisit - n'est probablement pas très attirante.

Alors que j'ai toujours été intéressée par les thématiques de la violence et du pouvoir, singulièrement chez les femmes, la sexualité m'est apparue, dans ce livre, comme un lieu de combat, de guerre des sexes. Se soumettre ou éviter le désir de l'autre? Dans *Blanchie*, le héros masculin ne parvient pas à atteindre le personnage féminin sur le plan des sentiments, se sentant méprisé par la femme, ou se sentant inférieur à elle. Il la violente, comme si c'était la seule façon de la toucher, de la rejoindre. Le corps de l'autre devient une marchandise, un objet de transaction. C'est l'objet du pouvoir.

Peut-être que, dans *Blanchie*, l'extase du personnage masculin provient de sa tentative de dominer cette femme, de la soumettre, tandis qu'elle lui oppose seulement de l'indifférence. S'agit-il de sa part à lui d'une tentative de mise à mort? Ne cherche-t-il pas la mort de ses propres sentiments amoureux?

Peut-être qu'en utilisant la violence dans la sexualité, je cherche aussi à m'éloigner d'un érotisme « féminin », composé d'images romantiques, voiles sur les corps, peau soyeuse et parfum d'ambiance. L'utilisation de la violence au féminin permet-elle de mettre en place une sorte de contre-pouvoir au règne du désir masculin? Ou de dérouter la brutalité traditionnellement exercée par les hommes sur le corps des femmes? Prendre le contrôle de cette violence, n'est-ce pas une façon de reconquérir le territoire de son propre corps? Peut-être s'agit-il d'une tentative pour inventer un désir féminin non répertorié dans la littérature?

Plus récemment, dans un nouveau manuscrit en cours d'écriture, l'érotisme est apparu alors que je décrivais une femme vieillissante soumise à nouveau aux affres du désir et du manque. Tout à coup ont surgi des épisodes de la jeunesse de l'héroïne, alors qu'elle connaissait ses premiers émois dans les mains d'un homme qui aurait pu être son père. Ainsi, la chair qu'elle croyait matée se réveille au manque, au besoin, et avec ce manque, ce besoin, la douleur de ne pouvoir y accéder.

Mais la douleur de ne pouvoir concrétiser un désir comporte aussi une grande part d'Éros. L'extase se déplace du territoire du plaisir à celui de la douleur, de la privation, du manque. Toute la création n'est-elle pas ancrée dans le désir et dans le manque? N'est-ce pas cela qui nous permet de nous échapper du réel, de côtoyer les gouffres, de nous y abîmer éventuellement? Ne s'agit-il pas de ressentir l'appel de la

mort, l'intensité de cet appel? N'est-ce pas cela qui nous tient en vie? Ne peut-on dire avec Bataille : « De l'érotisme il est possible de dire qu'il est l'approbation de la vie jusque dans la mort » ?